

Tous sont dominés par une forte femme, une genitrix dont ils se disputent l'affection et les faveurs, Monique Jacob, la grand-mère paternelle de Grégory, qui a éclipsé son mari, Albert, un homme malade usé par le travail et qui est devenue une matriarche. C'est vers la Monique que tous les regards et tous les cœurs se tournent. C'est elle, la maîtresse de la grande maison d'Aumontzey, dont tous recherchent la chaleur matricielle, de ce paradis familial dont certains sont exclus, où certains sont moins aimés que d'autres. C'est pour ses beaux yeux qu'on se bat. C'est autour de la grande table qu'elle préside les jours de fête qu'il fallait chercher le fauve immature, l'homme-enfant qui a noyé Grégory.

Jusqu'en 1977, il régnait dans la maison d'Aumontzey cette paix armée hérissée de tabous sans laquelle il n'y aurait pas de dimanche tranquille. On ne parlait ni du vieux Gaston, le père d'Albert, qui avait fini par se pendre après avoir battu à mort son fils Etienne avec la complicité de sa femme, une Hollard. Ni du père de la Monique, qui avait fait un enfant à une de ses filles. D'ailleurs, on parlait peu, aux repas de famille. On était trop fatigué par l'usine et par les coupes de bois. On se contentait d'y figurer, pour garder son rang. On mangeait, et les femmes faisaient la vaisselle.

Il y avait Jacky, le véritable aîné que les Villemin avaient eu « avant mariage » et qui était

considéré comme un bâtard. Un beau gosse à l'air sournois qui boudait dans son coin. Michel, l'aîné légal, supplanté dans le cœur de sa mère par Jean-Marie, le chouchou, le prodige qui était passé contremaître mais qui était malheureusement marié à une Christine Blaise qui ne pouvait pas, croyait-on, avoir d'enfant.

Il y avait aussi Gilbert, Jacqueline et son mari, Noël Bernard, qui avait été immédiatement adopté, et qu'on appelait affectueusement Nonoche. Un étranger, pourtant. Et puis, il y avait un cousin qui venait souvent, Bernard Laroche, un solitaire qui ne s'entendait pas avec sa femme, une fille Bolle, et qui se contentait d'observer les autres avec un drôle de sourire.

Un jour de 1977, Bernard Laroche n'en peut plus d'être accueilli par la Monique avec cet air de bienveillance distraite qui le blesse profondément. Il a besoin d'amour, pas de politesse. Est-ce alors qu'il écrit une première lettre anonyme à Albert Villemin ? Qu'il l'informe qu'il est cocu et que sa femme Monique est une salope ? Qu'il profane, qu'il détruit son idole qui l'a rejeté ? Le cousin triste qui s'invitait plutôt qu'on ne l'invitait serait-il devenu le corbeau avant de devenir un tueur ?

C'est en tout cas l'intime conviction du juge Jean-Michel Lambert et des gendarmes de Bruyères. Elle est fondée sur les mensonges incohérents, les rétractations, les demi-confidences

de la belle-sœur de Bernard Laroche, la jeune Muriel qui a quinze ans et des taches de rousseur. Dans un premier temps, Muriel a fourni un alibi à Bernard Laroche : elle l'avait aperçu le mardi 16 octobre à 15 h 20, l'heure supposée du crime chez lui à Aumontzey, en compagnie de son fils Sébastien, alors que le car de ramassage scolaire la ramenait à la maison. Puis, devant les témoignages de ses camarades et du chauffeur du car qui ne l'avait pas vu ce jour-là, elle revient sur ses déclarations. Elle révèle même qu'elle a assisté à l'enlèvement de Grégory, mais que Laroche l'a forcée à mentir. Deux jours plus tard, nouveau coup de théâtre : elle vole à nouveau au secours de Bernard Laroche, elle revient à sa première version en soutenant cette fois qu'elle a été menacée de la maison de correction par les gendarmes. Muriel est une adolescente à la psychologie fragile qui semble vivre dans la peur.

## JALOUX DE JEAN-MARIE

Mais si le juge a raison, si Muriel n'a renié ses aveux qu'en raison des liens de dépendance encore mal définis qui l'enchaînent à son beau-frère, on comprend la fatalité qui aurait conduit Bernard Laroche au crime. Cet homme s'identifie à la famille Villemin, il remue son passé, il épouse ses querelles. Il souffre tellement de vivre en marge du clan qu'il a très bien pu vouloir y entrer par effraction et s'acharner à le détruire.

Il estime avoir des droits sur ce clan qui s'obstine à l'exclure. Son père Marcel a épousé une sœur de Monique. Il porte le poids de l'inceste commis par le vieux Jacob. Il l'assume. La fille violée par son père et l'enfant qu'elle a eu de cette union forcée vivent à trois cents mètres de sa maison. Il s'occupe d'elles avec d'autant plus de sollicitude qu'elles sont un peu demeurées. Il les visite, il les reçoit. Il se sent, il se veut parqué par la faute originelle. C'est un homme qui aime souffrir autant que faire souffrir. « Il est peut-être devenu fou, dit-on à Aumontzey, à force de vivre avec des folles. »

C'est presque un orphelin. Sa mère est morte en couches et il a été élevé dans le clan Jacob, le clan maternel. Il passe son enfance toujours fourré dans les jupes de Monique qui l'accepte comme un poussin venu d'ailleurs. Il se lie d'amitié avec Jacky le bâtard, l'autre mal-aimé. Il le sent différent de ses frères, abandonné comme lui. Puis, c'est la petite école d'Aumontzey, ses murs humides, sa cour de récréation triste. Bernard Laroche se montre travailleur et sérieux. Il ne va pas jouer avec les autres à travers les cités de la Vologne édifiées par les patrons philanthropes du XIX<sup>e</sup> siècle. Il reste avec ceux de son clan, il partage leur ambition : une bonne paye, une maison et un bout de forêt. Il entre en apprentissage et accumule les C.A.P. d'ajusteur, de régleur, de dessinateur industriel. Il est déjà en compétition avec Jean-Marie Villemin qui lui a pris sa place dans l'affection de Monique.

Jean-Marie est calme, sûr de lui, il sait ce qui est bien et ce qui est mal, il est autoritaire et Monique, qui se reconnaît en lui, le préfère à ses autres fils. Bernard Laroche va se mesurer à lui.



**JEAN-MARIE ET CHRISTINE VILLEMIN PENDANT LES OBSÈQUES DE LEUR FILS**  
« Il se méfiait de tout le monde sauf de gens accompagnés par un enfant ou un animal »